

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XI — No 3
FÉVRIER 1933

SOMMAIRE

Chronique :	
Le Bureau.....	87
Concours.....	87
Prix	87
Séances publiques	87
Annexe : Concours triennal de littérature dramatique (25^e période, 1927-1929 . Rapport du Jury	89
Ouvrages reçus.....	103
Table des matières	105

CHRONIQUE

LE BUREAU

En sa séance de novembre, l'Académie a élu, en qualité de directeur pour l'année 1933, M. Hubert Stiernet ; en qualité de vice-directeur, M. Alphonse Bayot.

CONCOURS

L'Académie a ainsi formulé des sujets de concours pour 1933 :

I. — On demande un recueil de nouvelles. Prix : 5000 francs.

II. — On demande une étude critique sur la question de l'art pour l'art dans la littérature belge, de 1830 à nos jours. Prix : 1.000 francs.

PRIX

Le Prix Emile Polak a été décerné à M. Noël Ruet, pour son recueil : *Musique de Chambre*.

Le jury était composé de MM. Valère Gille, Albert Mockel et Emile Van Arenbergh.

Le prix du concours pour une œuvre d'imagination a été décerné à M. Jean Nassau, pour son roman *Madrouillelle*.

Le jury était composé de MM. Valère Gille, Albert Mockel et Hubert Stiernet.

SÉANCES PUBLIQUES

La séance de réception de M. Henri Davignon aura lieu le 25 février.

La séance de réception de M. Georges Marlow, le 6 mai.

ANNEXES

CONCOURS TRIENNAL DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE

25^e période (1927-1929)

RAPPORT DU JURY

On a pendant trop longtemps répandu l'opinion que nos écrivains perdaient le souffle et révélaient une maladresse congénitale quand ils abordaient la scène, pour ne pas signaler, dès le début de ce rapport, la variété, l'habileté technique et l'originalité des pièces, et elles sont nombreuses, qui ont retenu l'attention du jury chargé de proposer l'attribution du prix triennal de Littérature dramatique pour la période 1927-1928-1929.

Dans les genres les plus différents on relève des réussites incontestables. Chose à noter, plusieurs de ces œuvres bien venues ont reçu la consécration de Paris avant d'emporter les suffrages du public belge. C'est le cas notamment de *Carine ou la jeune fille folle de son âme*, de M. Fernand Crommelynck, de *Terminus*, de M. Henry Soumagne, de la *Mort du Docteur Faust* et du *Christophe Colomb*, de M. Michel de Ghelderode, qui peut se vanter, par surcroît, ainsi que ses deux émules, d'avoir rencontré l'audience d'une élite ailleurs qu'en France et en Belgique. Il y a là une indication importante sur l'état de notre production dramatique. Si on veut bien rapprocher de ce fait les succès à répercussion mondiale remportés par un Maeterlinck et un Verhaeren, l'estime dont jouit à l'étranger un Paul Demasy, les états de service d'un Francis de Croisset et d'un Henry Kistemaekers, la faveur

avec laquelle M. Armand Thibaut a été accueilli sur plusieurs scènes du Boulevard, on est amené à tirer cette conclusion qu'en ces dernières années et plus spécialement pendant la période qui nous occupe, le théâtre belge a marqué une très sensible progression.

Une autre constatation, qui sera pour beaucoup inattendue et que le rapporteur n'aura probablement pas été le seul à faire, c'est que toutes les pièces dénotant un réel talent parmi celles dont fut saisi le jury ont trouvé preneur. Celui-ci n'a pas dû céder à la douce contrainte de couronner un chef-d'œuvre méconnu. D'aucuns ont trop souvent lamenté le sort de l'auteur belge livré sans défense à l'incompréhension des directeurs de théâtre pour qu'on n'insiste pas sur ce revirement, si revirement il y a. Ce phénomène est-il consécutif à l'éclosion d'œuvres nées viables ou bien est-il lié aux mouvements d'opinion qui, à plusieurs reprises, et notamment en ces dernières années, furent déterminés par la « grande pitié du théâtre belge » ? Ce n'est pas notre rôle d'approfondir cet aspect de la question. Mais le fait méritait d'être épinglé, car il précise, à un point de vue qui est loin d'être négligeable, l'état de la production dramatique belge pendant la période envisagée. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. Le métier d'auteur dramatique doit s'apprendre comme tous les autres, et seul le contact personnel avec les réalités scéniques peut conduire à la maîtrise.

Le cas d'un Michel de Ghelderode n'est pas pour diminuer la portée de notre observation. Et tout d'abord il convient de noter que cet auteur a été abondamment joué tant en Belgique qu'à l'étranger. Si les scènes régulières de notre pays se sont montrées infiniment moins accueillantes, la cause en est dans les difficultés que cet artiste du verbe accumule comme à plaisir sous les pas des réalisateurs éventuels. Les

metteurs en scène les plus résolus hésitent et finissent par reculer devant les prodiges qu'ils devraient réaliser, pour monter ces ensembles à la fois écrasants et tumultueux et dont le moindre ne serait pas de rendre rentable — *primum vivere* — l'expérience qu'ils auraient tentée. On peut regretter que des facteurs matériels conditionnent l'industrie du spectacle. Mais, à moins d'injustice, il faut en tenir compte quand on recherche le motif de certains délaissements.

M. Michel de Ghelderode durant la période envisagée n'a pas publié ou fait représenter moins de dix pièces : *Images de la vie de Saint François d'Assise*, *La Transfiguration dans le Cirque*, *Don Juan*, *la Mort du Docteur Faust*, *Le Miracle dans le faubourg*, *Trois acteurs et un drame*, *Un soir de pitié*, *Escorial*, *Barabbas* et *Christophe Colomb*. Un tel effort commande l'admiration, une telle abondance décèle incontestablement un tempérament privilégié. Nul doute que si ce bâtisseur obstiné avait présenté un ouvrage tranchant sur ceux-ci par son équilibre, les regards se seraient tournés vers lui avec insistance. Mais tout en rendant hommage à la valeur de ces larges fresques où des lucurs apocalyptiques jouent sur un fond de réalisme outrancier et sarcastique, force nous est de constater que même dans son *Christophe Colomb*, qui transpose sur le plan philosophique l'aventure du grand navigateur, l'exécution reste en deçà de la conception. Le jour où M. de Ghelderode saura discipliner sa fougue, endiguer son impétuosité verbale en la purgeant des scories qu'elle charrie aujourd'hui, il s'imposera au premier rang.

Ce premier rang, M. Henry Soumagne s'y est installé par plusieurs œuvres, de mérite inégal, mais qui toutes découvrent une nature exceptionnelle.

Attiré, comme M. de Ghelderode par les problèmes de la destinée humaine, il s'oppose à celui-ci par la rigueur

mathématique de ses développements et par la sécheresse d'une esthétique tendue uniquement vers l'expression des idées. Tant est vif son goût pour les déductions spéculatives qu'il lui est arrivé de bâtir dans le vide, en poussant jusqu'à l'absurde la logique des situations et des personnages dont la nature lui offrait le modèle. Que sont donc ses *Danseurs de Gigue*, sinon des marionnettes mobilisées pour les besoins de l'idéologie pure ? Mais le plus souvent, ses dons de calculateur et de critique M. Soumagne les applique à réviser les valeurs religieuses. Il a débuté il y a quelques années dans cette voie par une synthèse burlesque : *Le Nouveau Messie*, où l'on voit finalement la question de la divinité tranchée à coups de poing comme un différend de l'ordre le plus vulgaire. Ces défis sont fréquents dans l'œuvre de M. Henry Soumagne. Leur outrance même révèle l'incertitude où se débat celui qui les lance. On s'en rend encore mieux compte quand cet esprit contracté par le doute se détend au contact de certaines évocations qu'il a vidées de leur signification surnaturelle mais dont il continue à subir les prestiges. Il n'était pas inutile de découvrir le heurt de ces deux tendances chez M. Soumagne. L'écrivain que hante le pourquoi de la vie donne lui-même son signalement, et ce signalement n'est pas celui de tout le monde.

M. Henry Soumagne courait sa chance avec *Terminus*, sorte de farce macabre qui ressortirait au répertoire du Grand Guignol si l'auteur n'y avait incorporé une substance philosophique qui empiète d'ailleurs sur le développement dramatique, et avec *Madame Marie*, jouée par Lugne-Poë en 1928.

Si la première de ces œuvres se présente plutôt comme une gageure, la seconde se réclame d'une esthétique nettement supérieure. L'accord a été unanime sur ses qualités, tant de

fond que de forme. *Madame Marie* retrace la genèse du christianisme avec la préoccupation de la situer sur le plan humain. Nous sommes loin ici des sarcasmes de *l'Autre Messie* et des grimaces de *Terminus*. L'auteur, en pleine possession de sa pensée, a délaissé les jeux auxquels il se complaisait précédemment. Une sérénité, bien rare chez lui, a succédé aux explosions de son rire souvent forcé. Devant l'agenouillement des premiers convertis, devant le fait historique de la croyance à l'Homme-Dieu, il se demande : « Comment cela est-il arrivé ? » Etape par étape, il refait le chemin qui conduit de la crèche de Bethléem au Golgotha, et il aboutit à cette conclusion évidemment préméditée que tout s'explique par les impostures de Mathieu. Marie n'était qu'une mère entre tant d'autres, et les compagnons de Jésus des hommes en proie à toutes les incertitudes humaines. Sans Mathieu qui accordait les événements aux prophéties et savait au besoin donner le coup de pouce pour établir la correspondance nécessaire, la doctrine eût sombré rapidement. Bref, à l'origine de la croyance en la divinité du Christ, il y a un subtil exégète, Mathieu, lequel a fini par se laisser prendre, à son tour, au mirage qu'il avait suscité.

Madame Marie a causé scandale, non sans raison, lors de son apparition. Mais il n'est personne qui ne lui ait reconnu une force émotive à laquelle M. Soumagne ne nous avait pas habitués, une sûreté de construction et de déduction également remarquables, sans parler de cette palpitation qui fait les ensembles vivants. Pourquoi faut-il que ces dons aient servi à étayer une thèse aussi périlleuse et aussi contestable ?

Pourquoi faut-il que, dans une matière aussi grave, M. Soumagne ait procédé par affirmations gratuites en rejetant de propos délibéré tout ce qui était de nature à infirmer cette thèse, qu'il s'agisse de faits ou de documents ? Notre jury ne

pouvait rester insensible à ces deux considérations. Elles finirent par primer même au regard de ceux qui étaient le mieux disposés pour M. Henry Soumagne.

A côté de M. de Ghelderode, qui recrée à sa fantaisie les grandes figures, légendaires ou réelles, que nous a léguées le Passé, éveilleur et agitateur d'idées, à côté de M. Soumagne, hanté par les problèmes de l'au-delà, contempteur du surnaturel, inventeur d'une formule théâtrale qui courbe sous les lois d'une logique implacable et d'ailleurs arbitraire les personnages issus de son cerveau, dissecteur d'âmes opérant avec la froideur lucide d'un bourreau chinois, notre jury a distingué plusieurs dramaturges qui, sans atteindre à la même originalité, ont manifesté leur savoir-faire dans des œuvres substantielles.

Parmi ces concurrents dignes de figurer au palmarès, M. Maurice Tumerelle commande une particulière sympathie pour la probité de son effort et la distinction de forme et de pensée qui est son trait distinctif. Il s'inscrivait dans la compétition avec *Compagne de mes jours*, un acte empreint de philosophie désabusée, et *l'Empire de Darius*.

L'Empire de Darius nous conte l'aventure — ou plutôt l'absence d'aventure — d'une fille d'éclusier qui, de voir tant de bateaux en partance vers des villes inconnues et des pays mystérieux, sent s'éveiller en elle l'attrait des vastes horizons.

Ce thème de l'inquiétude suscitée par l'appel des « ailleurs », comme eût dit Verhaeren, a été développé maintes fois et il n'y a pas si longtemps encore par M. Gantillon dans *Départs*.

Sans viser à des effets surprenants, M. Maurice Tumerelle l'a repris à son tour. Sa modestie l'a bien servi. Ses personnages disent ce qu'ils ont à dire, sans chercher midi à quatorze heures. Leur langage s'adapte exactement à leur caracté-

tère et à leur milieu. Leurs sentiments sont ceux qui conviennent aux gens de leur condition.

Sans effort apparent, pourtant, par le jeu normal de l'action, l'auteur met en évidence des idées qui dépassent ces frêles destinées. La fille de l'éclusier qui voulait s'enfuir avec Pierre, le pilote, en est empêchée par son frère, et quand, trois mois plus tard, le tentateur revient, il est marié avec une femme que les voyages ennuient, tandis que la délaissée donnerait tout pour être à sa place, opposition éloquente où éclate la malice du Hasard qui se plaît à réunir les contraires et à heurter la loi des attirances. Devant la conjuration des événements, la fille de l'éclusier se résignera à la mort lente de tout ce qui vibrait en elle en agréant pour époux le successeur de son père.

Discrète, mélancolique, adroitement équilibrée entre le rêve et la réalité, teintée d'une poésie prenante qui émane moins du dialogue que de l'atmosphère, ces trois actes marquent la meilleure réussite de M. Tumerelle qui nous réserve vraisemblablement encore plus d'une heureuse surprise.

Avec M. Armand Thibaut nous prenons pied sur le plancher des réalités bourgeoises. Formé à l'école du théâtre français, notre compatriote, sans renier ses origines, vise à l'élégance de la présentation, s'ingénie à corser son dialogue de réparties qui passent triomphalement la rampe et veille soigneusement à ne rien écrire qui ne soit assimilable avec facilité. Trop de nos auteurs ont, dans des temps révolus et encore aujourd'hui, méconnu, à leurs dépens, le grand commandement énoncé par Molière : il faut plaire, pour que nous n'inscrivions pas ce luxe d'attention à l'actif de M. Armand Thibaut.

Pendant la période triennale dont notre jury a eu à connaître, M. Thibaut a donné la *Femme de César* représentée en

1928 au Gymnase à Liège et la *Rivale de l'Homme*, qui vit le jour, l'année suivante, au Résidence Théâtre à Bruxelles.

La *Femme de César* nous introduit dans l'intimité d'un dictateur qui, pour rester fidèle à son devoir, sacrifie à la chose publique une femme tendrement aimée, mais qui finissait par devenir encombrante. Ces trois actes, fortement charpentés et d'une incontestable élévation de sentiments, portent malheureusement à faux en ce sens que le ressort de la pièce : la lutte entre la Passion et le Devoir, ne joue qu'à la dernière minute. On peut également leur reprocher un certain flottement dans la conduite des personnages un peu trop à l'image des décors où ils évoluent.

A cette tentative plus cérébrale que vécue, on préfère, et de loin, la *Rivale de l'Homme* qui fit d'ailleurs une brillante carrière à Paris où elle fut créée. Ici l'auteur, porté par son sujet, marche d'un pas assuré vers le dénouement naturel de l'aventure. Les êtres qu'il met aux prises s'affirment conformes à ce qu'ils doivent être, et l'action se déroule sans les à-coups qui découvriraient dans l'œuvre précédente l'intervention gratuite de l'écrivain.

Ce n'est pas que tout soit parfait dans la mise en œuvre. Le premier acte piétine parfois et fait la part trop large aux exercices de langage. Les scènes d'amour n'échappent pas toujours au péril du conventionnel. Et, par endroits, la trame perce sous le développement. Ces réserves ont leur importance. Encore convient-il de les apprécier en fonction de l'ensemble. En écrivant la *Rivale de l'Homme*, M. Armand Thibaut a prouvé que le dramaturge, chez lui, se doublait d'un observateur attentif, capable d'opérer la synthèse de ses observations. D'autres, avant lui, avaient esquissé l'ébauche de la moderne amazone qui renonce aux prérogatives de son sexe pour affronter d'égale à égal, son concu-

rent masculin sur le terrain des affaires. Aucun, à notre connaissance, n'avait, à cette époque, exploité ce thème, avec autant de force et d'ampleur.

Une place à part dans le triage doit être faite au *Monsieur Philémon* de M. Maurice Van der Moesen qui fut accueilli avec faveur lors de sa création au Théâtre du Parc.

Sur les trois actes qui composent son *Monsieur Philémon* les deux premiers ne prêtent guère le flanc à la critique. Le troisième, plus faible scéniquement parlant, laisse le spectateur insatisfait. Ce fut également l'impression de notre jury qui élimina à regret cet ouvrage de valeur.

Comédie, annonce le sous-titre. Et, en effet, cette œuvre nous montre le visage très moderne de ce genre dramatique dans ce qu'il a de permanent et d'essentiel, à savoir l'affirmation et le développement de certains caractères au contact de la vie. Elle nous offre, par surcroît, une interprétation souriante et presque scientifique de la Destinée.

Des personnages vrais, esclaves de leur mentalité, entraînés dans les remous d'événements quotidiens, dressent, à leur insu, le bilan de leur nature. Sous ses apparences ironiques et désinvoltes, ce *Monsieur Philémon* est riche de sens humain.

Pour n'avoir pas compris que le malheur est un présent de choix qui nous apporte en correctif l'aide et la consolation du prochain, Philémon, sorte de héros qui s'ignore, se voit tranquillement abandonné par son frère qui l'adore, et par sa fiancée qui s'était mise à l'aimer vraiment.

Finalement vaincu, instruit fortuitement de la mécanique des âmes, il change d'attitude. Il se couche comme fait le bœuf obstiné en travers de la route, et, aussitôt, il accepte qu'on le relève pour être porté dans le refuge où il se laisse mener sans savoir.

Ce refuge c'est une belle place de directeur dans l'usine de

son frère. Mais bientôt, ce résultat, qu'il n'a pas payé de ses peines, lui est odieux. Il le clame à son frère ahuri, au cours d'un dialogue où les personnages font assaut d'incompréhension et d'injustice mutuelles. Et Philémon se rejette, lui-même, avec ivresse, dans la géhenne.

On aperçoit immédiatement la riche teneur psychologique de cette étude de caractère. Elle ne captive pas seulement par la connaissance qu'elle nous livre de son héros paradoxal, personnage hors série qui, malgré ses réactions « à rebours » demeure en tous ses actes d'une crédibilité parfaite, elle s'impose encore par ses transparences, par les vues ironiques et désabusées mais toujours sagaces qu'elle ménage sur l'envers du décor où chacun de nous s'essouffle à la poursuite de sa vérité.

Il nous reste, pour épuiser cette partie de notre tâche, à signaler deux pièces qui se recommandent par leur allure spécifiquement dramatique. L'un est une adaptation réalisée par M. de Wattyne qui a tiré un parti inespéré de *Crime et Châtiment* de Dostoïewsky. Il est rare que l'adaptation porte bonheur. Mais la réussite devient proprement remarquable quand la transposition affecte un ouvrage qui vaut par la profondeur de l'analyse. C'est exactement le cas de ce prodigieux document humain. Cela n'a pas fait reculer M. de Wattyne qui a opéré de façon si adroite que l'histoire de Rodion Raskolnikoff demeure passionnante à la scène comme elle l'était à la lecture. Pour d'autres raisons sans doute, mais qui ne touchent pas à l'essence du drame. Il est dommage pour M. de Wattyne que ce beau résultat ait couronné un effort accompli en seconde main.

L'autre envoi, de M. Auguste Vierset, ne soulevait pas cet empêchement dirimant.

L'Opinion publique fut citée avec faveur au cours des déli-

bérations. Mais si on s'accorda pour lui reconnaître le mouvement, la bonne carburation du dialogue, la présentation vivante des personnages, sans oublier la saveur ironique de maintes notations, on s'accorda de même pour regretter que cette veine, franche et drue, ait été exploitée au profit d'une donnée à tout le moins improbable. La crainte de l'opinion publique peut-elle acculer un homme au suicide dans les circonstances imaginées par l'auteur ? Nul ne put se résoudre à l'admettre. Certaines disproportions entre les moyens employés et le but poursuivi grèvent la pièce, la mieux congue par ailleurs, d'une hypothèque écrasante.

Ainsi, d'éliminations en éliminations, la pièce de M. Fernand Crommelynck, *Carine ou la jeune fille folle de son âme* fut la dernière à surnager et c'est elle qui aborda au rivage convoité, triomphalement, puisqu'aucune voix discordante ne s'éleva contre son élection.

Assurément, cette exaltation de la pureté, traversée de blasphèmes et toute frémissante de luxure, est, à tout le moins discutable. Elle l'est, du point de vue moral, qui intervient, qu'on le veuille ou non, dans l'appréciation de toute œuvre d'art. Elle l'est aussi du point de vue littéraire, à cause de ses outrances, de ses obscurités, et des lenteurs qui affectent son développement.

De fait, peu de pièces ont été aussi discutées à leur apparition. Le Tout Paris littéraire se passionna pendant plusieurs semaines pour ou contre *Carine*. Les amis et les admirateurs de M. Crommelynck ayant énoncé en article de foi que la littérature française venait de s'enrichir d'un nouveau chef-d'œuvre, un concert de protestations s'éleva du camp où s'étaient massés les opposants, et ce fut un beau tapage dont retentirent les journaux, les revues, les salons, les couloirs de théâtre. Il y eut même, en réponse à certains réquisitoires,

la publication d'un manifeste dans lequel plusieurs écrivains notoires exaltaient le talent de l'auteur et le plaçaient, si on peut dire, hors concours.

Autant en a emporté le vent, comme toujours en pareil cas. Mais, et c'est à quoi nous voulions en arriver, quand cette effervescence fut calmée, ceux qui, sans parti-pris, se penchèrent sur la pantelante Carine, la découvrirent plus vivante que jamais, et belle d'une beauté qu'ils n'avaient pas soupçonnée au premier contact.

Soulevée par une inspiration qui ne connaît pas de fléchissement, maintenue sur ce plan supérieur où les idées s'animent au baiser de la poésie, drapée dans un manteau verbal d'une richesse et d'une variété inouïes, rutilante d'images imprévues et sonores qui s'impriment dans la mémoire comme des cachets brûlants, il est vrai pourtant que *Carine* n'a pas l'équilibre et la mesure de la pièce bien faite. Avant de la peser dans la balance qui contrôle les valeurs dramatiques, il faudrait toutefois s'assurer que M. Crommelynck ait voulu œuvrer dans la ligne de la tradition.

On dira peut-être que c'est une certitude parce qu'il s'est plié à la règle des trois unités. Nous y voyons plutôt la preuve, quant à nous, de son mépris pour toutes les formes de la contrainte. Soyons assurés que si le sujet qu'il a choisi ne l'avait pas enfermé dans ces limites, il aurait passé outre avec désinvolture. Conçoit-on d'ailleurs qu'un homme, poussant le scrupule jusque-là, aurait sciemment violé les règles autrement impérieuses qui subordonnent l'effusion lyrique aux nécessités de l'action et qui imposent aux personnages la vraisemblance formelle des discours ? Enfin, il semble que M. Crommelynck nous ait suffisamment renseignés sur ses intentions quand il a supprimé du sous-titre de *Carine* le mot : pièce qui devait logiquement y figurer et quand il a

renoncé, dans le texte imprimé, à la coupe en actes adoptée pour la représentation.

Cette attitude si explicite n'empêche pas que M. Crommelynck reste justiciable de la critique. Mais il était juste de la signaler afin de définir exactement la portée des réserves que soulève cet ouvrage extraordinairement touffu, apparenté directement au romantisme dont il porte la marque.

M. Crommelynck nous montre en Carine une jeune fille pure comme eau de source, toute palpitante d'émois généreux et qui s'est faite du bonheur une image sublime.

Elle a grandi sans soupçonner le mal. Elle est allée au mariage comme on entre en religion.

Son mari, Frédéric, l'aime éperdument, mais il n'en reste pas moins éloigné du portrait qu'elle porte en elle. Qui sait, comme tant d'autres, aurait-elle fini par s'adapter aux contingences et par sourire avec mélancolie aux songes de son exigeante jeunesse. Malheureusement Frédéric a la funeste idée de choisir le château d'un oncle de Carine pour y passer sa nuit de noces. Et cet oncle est l'incarnation vivante de l'esprit du mal. Il n'a de joie que dans les pires dérèglements. La société qui l'entoure est à l'avenant ; ce ne sont que couples irréguliers, femmes damnées, séducteurs avides et raffinés. Toute la maison baigne dans une atmosphère de stupre et de violence. Drôle d'endroit, entre parenthèses, pour conduire une jeune épousée. Mais passons

Carine était arrivée, le cœur battant d'espoir. Dès ses premiers pas dans ce milieu faisandé, les pires révélations viennent l'accabler. Sa mère se montre à elle sous l'aspect d'une amante déchaînée qui, après avoir tenté de tuer son complice devenu indifférent, essaye de le retenir en lui livrant l'innocente. Carine croyait en ses amies, elle les aperçoit telles qu'elles sont en réalité : méchantes, cyniques et dévergondées.

Mais c'est de son mari que lui viennent les atteintes mortelles. Troublée par les propos et les spectacles qu'on lui inflige, elle se met à douter de l'amour qu'il lui porte. Il parvient à la rassurer. Hélas ! à peine consolée elle apprend qu'il la trompait au temps de leurs fiançailles. Pis encore, voici que, de son côté, il la soupçonne d'être pareille aux autres à la lecture d'une lettre où elle lui confiait imprudemment les affres de son cœur. C'en est trop ! Le doute de l'être aimé fait déborder la coupe d'amertume. Elle fuit, tombe, et dans sa chute elle meurt, d'une mort symbolique qui sanctionne le triomphe des puissances du mal. /

Voilà l'histoire. Elle compte parmi les plus belles, les plus riches de sens, qui aient été proposées à l'imagination des hommes. Celui qui l'a inventée et qui a su la rendre vivante à la faveur d'une expression verbale qui lui appartient en propre, nous a paru le plus digne de l'emporter. C'est à l'unanimité que les membres de notre jury ⁽¹⁾ ont décidé, Monsieur le Ministre, de vous proposer de décerner le prix de Littérature dramatique pour la période 1927-1928-1929 à M. Fernand Crommelynck pour sa pièce *Carine ou la jeune fille folle de son âme*.

Le Rapporteur :
Jean REDAN

(1) Le jury était composé de : MM. Valère GILLE, président ; Isi COLLIN, Charles DELCHEVALERIE, Fr. GOURNAC et Jean REDAN.

OUVRAGES REÇUS

PAUL SABATIER. — *Etudes inédites sur Saint François d'Assise*,
éditées par Arnold Goffin. Paris, Librairie Fischbacher.

Les Ministres plénipotentiaires dans les Pays-Bas autrichiens,
par GHISLAINE DE BOOM. Mémoires de l'Académie royale des
Sciences, des Lettres et des Beaux Arts.

JEAN HAUST. — *Glossaire philologique des Régesles de la Cité
de Liège* édités par Em. F'airon. Liège. Editions de la Commission
communale de l'histoire de l'ancien Pays de Liège.

GUNNAR TILANDER. — *Les manuscrits des livres du Roi Modus
et de la Reine Ratio*. Publication de l'Université de Lund (Suède).

J. GOBERT. — *Parlons de Bressour*. Bruxelles, Courtin-Debury.

TABLE DES MATIÈRES

Séance publique

	Pages
Réception de MM Emmanuel Walberg et Francis Viélé-Griffin	43
Discours de M. Maurice Wilmotte.....	43
Discours de M. Emmanuel Walberg	48
Discours de M. Albert Mockel.....	65
Discours de M. Francis Viélé-Griffin.....	77

Lecture

Une amie belge de Louis Veillot, d'après une correspondance inédite, par M. Henri Davignon	5
--	---

Chronique

Elections.....	87
Le Bureau	87
Concours.....	87
Prix.....	39 et 87
Communications	39
Le Centenaire de Goethe	39
Le Conservatoire de Bruxelles	10

Annexe

Concours triennal de Littérature dramatique. Rapport du jury	89
--	----

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE •

Membres belges

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Iugvain.
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, 29, square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
Henri DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 82, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et Oise) France.
Jules FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», les Baumettes, Nice.
Georges MARLOW, 528, avenue Brugmann, Bruxelles.
Georges RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, boul. Général Jacques, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
Emmanuel WALBERG, Université de Lund (Suède).
Francis VIELÉ-GRIFFIN (Paris).

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par Jules FELLER.

La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.

Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par Albert COUNSON.

Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.

Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universatité de la langue française, par Albert COUNSON.

L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.

Les Classiques jugés par les Romanliques, par Georges DOUTREPONT.

Aulour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargat », par Servais ÉTIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.